

*La dernière interview
de James Baldwin*

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
www.leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

The Last Interview © 1987 by Quincy Troupe. First published
in *James Baldwin: The Legacy*, edited by Quincy Troupe (Simon & Schuster, 1989)

Copyright © 2021 Les Éditions du Portrait
pour la traduction française

ISBN 978-237-120-03-40

JAMES BALDWIN

LA DERNIÈRE INTERVIEW
par Quincy Troupe

Saint-Paul-de-Vence, novembre 1987

Traduit de l'américain par Hélène Cohen

LE 13 NOVEMBRE 1987, j'ai pris un vol Paris-Nice pour rendre visite au grand auteur américain James Baldwin. Jimmy était un vieil ami et, avec une générosité sans bornes, il m'avait offert son soutien tout au long de ma carrière d'écrivain. Il m'avait souvent invité à venir chez lui quand mon emploi du temps le permettrait, et je souhaitais l'interroger dans le cadre de l'autobiographie de Miles Davis que Davis et moi écrivions à quatre mains. J'avais en outre entendu dire que Jimmy était malade. Autant de raisons qui me fournissaient une excellente occasion d'aller le voir.

En cette grise matinée, j'ai pensé à James Baldwin et à Richard Wright, deux écrivains partis vivre à l'étranger qui, comme tant d'autres, ne seraient jamais célébrés aux États-Unis pour la simple raison qu'ils étaient noirs. À bord de l'avion, cette idée m'a laissé profondément triste et contrarié.

Mais en atterrissant à l'aéroport de Nice-Côte d'Azur, mon esprit s'est considérablement allégé grâce au spectacle de la ville éclaboussée de soleil et à David Baldwin, le frère de Jimmy, qui m'attendait à l'aéroport.

Nous nous dirigeons vers la sortie après avoir récupéré mes bagages quand David m'a annoncé d'un ton neutre qu'on avait diagnostiqué un cancer en phase terminale à Jimmy. « Le médecin ne lui donne pas plus d'un mois à vivre », a-t-il ajouté. Ces paroles implacables alliées à l'apparente désinvolture de David m'ont fait l'effet d'un coup de massue. L'entourage de Jimmy, a-t-il poursuivi, s'était résolu à conserver sa bonne humeur afin de sauvegarder quelques semblants de normalité pour les derniers jours de son frère. Jimmy ignorait qu'il lui restait peu de temps à vivre, même si la détérioration rapide de son état ne lui laissait sans doute

guère d'illusions. David avait préféré me mettre au courant afin que je ne sois pas surpris en voyant Jimmy. Tandis qu'il me donnait de plus amples détails, un chagrin incommensurable a lézardé le masque de son visage.

Sur la petite route sinueuse qui gravissait le col de Vence, David m'a demandé de soumettre Jimmy à un entretien approfondi. Du fait du déclin brutal de son frère, David savait qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de livrer ses dernières réflexions. C'était ce que j'avais espéré faire, seulement je ne m'étais pas douté que l'heure fût aussi grave.

Au pied de la colline du village de Saint-Paul-de-Vence, auquel on parvient après avoir négocié un virage en épingle à cheveux, se trouve une ferme trois fois centenaire – c'est là qu'habitait James Baldwin. Un panneau d'agglomération rouge et blanc indique l'entrée de la propriété. On accède

à la maison beige, construite sur trois niveaux de pierre et de stuc, en longeant une étroite allée pavée à l'ombre des arbres. Sitôt passé le seuil de cette confortable demeure, on est immédiatement subjugué par l'admirable vue panoramique qui se déploie derrière les fenêtres de la salle à manger. La scène donne sur la vallée en contrebas, désormais piquetée de luxueuses villas. Les montagnes encerclent cette vallée pittoresque, formant un écrin paisible et enchanteur.

Quand on m'a conduit auprès de Jimmy, récemment transféré de l'aile du rez-de-chaussée où il dormait et travaillait à la chambre sombre qu'il occupait désormais, j'ai été stupéfait de le découvrir si affaibli, si chétif. Je l'ai serré dans mes bras et embrassé sur le haut du crâne. Je l'ai tenu longtemps contre moi parce que je l'aimais mais je voulais aussi lui cacher mon regard brillant de larmes. Mais au souvenir

des instructions de David de faire « comme si tout était normal », je me suis ressaisi et j'ai dit à Jimmy que j'étais très heureux de le voir. Son visage s'est fendu de ce sourire éclatant dont il avait le secret et ses grands yeux enfantins se sont allumés d'une pétillante curiosité. D'une voix ténue, il m'a dit qu'il était convalescent et fatigué mais qu'il viendrait m'accueillir comme il se doit d'ici deux ou trois heures. Ensuite, il a plongé ses yeux vifs de chouette dans les miens, comme à la recherche d'un indice, d'un signe qui l'éclairerait sur la gravité de son état. Ses yeux m'ont sondé un long moment avant de me libérer du feu roulant de leurs interrogations.

Je fus soulagé quand David m'a raccompagné vers la sortie de cette maison plongée dans l'obscurité. Jamais je n'oublierai l'image de Jimmy, avachi, ses cheveux clairsemés qui m'avaient irrité le visage quand je l'avais enlacé, son corps ravagé évoquant

un frêle oiseau, et cette image télescopique de lui, englouti par son peignoir à motif écossais, avec sa tête protubérante qui dodelinait tandis qu'il se laissait mettre au lit par son vieil ami, le peintre Lucien Happersberger. Cette expérience bouleversante résonne aujourd'hui encore dans mon esprit.

Nombre d'objets exposés entre les murs de cette maison ont attiré mon regard, dont quantité de tableaux et sculptures, parmi lesquels figuraient plusieurs toiles aux couleurs éclatantes du peintre afro-américain expatrié, feu Beauford Delaney, l'un des meilleurs amis de Jimmy. Deux autres œuvres résumaient me semblait-il à la perfection l'engagement politique de l'homme. La première, un portrait à l'encre noire de Nelson Mandela sur fond orange assorti d'un poème, trônait au-dessus de la cheminée dans la salle à manger, la pièce maîtresse de la maison. La seconde œuvre était

un assemblage qu'avait réalisé David en l'honneur de son frère. Chacun des objets qui le composaient présentait un intérêt distinct mais, pris dans leur ensemble, leur message politique était d'une limpidité stupéfiante. L'élément principal en était la Légion d'honneur remise par François Mitterrand à James Baldwin en janvier 1986. Sous la citation encadrée, toutes deux orientées vers elle, une épée et une carabine étaient disposées de part et d'autre sur le manteau de la cheminée. Entre ces deux armes, une photo en noir et blanc de Jimmy côtoyait la statue en acier d'un Indien bandant son arc, deux encriers en cristal, une sculpture ressemblant à une guitare et un énorme stylo dont la plume était, elle aussi, braquée sur la citation de la Légion d'honneur. Quand j'ai demandé à David quelle était la raison de cet assemblage, il me fit cette réponse : « C'était ma façon à moi de rendre hommage à mon frère. »

Jimmy me manque – ses observations sagaces, courageuses et pénétrantes sur l'Amérique, son œuvre et sa vie pleinement vécues, en adéquation avec les causes justes et essentielles qu'il défendait. J'ai conduit cet entretien sur deux jours, quand son état le permettait, et abordé au fil de la conversation toutes sortes de sujets allant de la littérature à la politique. Notre dernière session a dû être écourtée car Jimmy souffrait trop pour continuer.

L'une des dernières choses qu'il m'a dites, c'était qu'il espérait que les écrivains continueraient à être les témoins de notre temps et à dénoncer la tyrannie individuelle et institutionnelle partout où nous la débusquerions. Car si nous lui laissons le champ libre, le risque est grand qu'elle nous détruise et nous asservisse – et cette fois, ce sera le feu. Il a raison, bien sûr. Il a raison – au sujet du racisme, de la violence, de l'indifférence

cynique de nos sociétés modernes et, plus que tout, au sujet des valeurs qui dominent l'Amérique actuelle.

L'entretien qui suit contient les derniers mots publiés de James Baldwin. Savourez-les comme je l'ai fait, ils viennent d'un esprit profondément généreux qui a infléchi le cours de bien des existences grâce à son formidable talent, son attachement à la justice et son amour indéfectible pour l'humanité. Il nous manquera profondément.

BALDWIN : Tout me revient en mémoire désormais.

TROUPE : Quand as-tu rencontré Miles ?

BALDWIN : Oh, c'était chez lui, il y a très longtemps, sur la Soixante-dix-septième Rue Ouest.

La dernière interview -13-

TROUPE : Dans quelles circonstances ?

BALDWIN : J'essaie de me souvenir. C'était au début des années soixante, à l'époque je vivais sur West End Avenue. Qu'est-ce que je faisais chez lui ? Je ne l'avais encore jamais rencontré, mais j'avais pour lui une grande admiration. Attends, je crois bien que je l'avais rencontré avant ça. Oui, ça me revient. La première fois, c'était dans le Village, à l'époque où il jouait au Café Bohemia. Ensuite, je l'ai revu au Club Beverly, sur la Soixante-quinzième. Mais ça aussi, ça remonte à loin. J'essaie de me rappeler pourquoi j'étais chez lui. Aucun souvenir. Bref, c'était un dimanche après-midi et Miles m'avait invité, il donnait une sorte de *brunch*. Me voici donc en présence de Miles. Au début, je n'en menais pas large parce que je suis d'un naturel timide. Je me rappelle

qu'il y avait un monde fou. Miles se trouvait à l'autre bout de la pièce. Avant ça, il avait disparu à l'étage. Ensuite il est redescendu et il a discuté un long moment avec un certain Moonbeam. Bon, il était visible à présent, mais à peine. Quand il a enfin réapparu dans la pièce, je suis allé à sa rencontre. À cette époque, Miles ressemblait à un petit garçon, on lui donnait à peine dix ans. Je ne savais pas comment engager la conversation. Alors je lui ai dit combien je l'admirais. Quand j'ai ajouté que j'adorais sa musique, il m'a répondu un truc du genre : « T'en es sûr ? » Il était plutôt souriant. Ensuite il m'a parlé. Et puis on a plus ou moins fait connaissance. La glace était brisée et, bon, tu sais comment c'est avec les copains – même si je ne suis pas certain qu'il me considère comme un copain. J'ignore ce que les autres voient.

La dernière interview -15-

Mais moi, je voyais bien que Miles et moi avions de nombreux points communs. Je me reconnais beaucoup en Miles. Je ne sais pas comment l'expliquer au juste mais je crois que cela a à voir avec une très grande vulnérabilité.

TROUPE : Une très grande vulnérabilité ?
Qu'est-ce que tu entends par là ?

BALDWIN : D'abord, c'est lié à notre physiologie, au fait que nous soyons noirs, tu sais. Cela signifie que par bien des aspects nous avons souffert. Tu vois, nous nous fabriquons une sorte de masque, de personnage, pour nous protéger de... ah, tous ces carnassiers qui nous croient sans défense. Miles s'y prend d'une certaine façon, et moi, d'une autre.

TROUPE : Comment tu t'y prends ?

BALDWIN : Je tiens les gens à distance en leur donnant l'impression que je n'ai pas peur d'eux, en agissant vite.

TROUPE : Et lui, comment il s'y prend ?

BALDWIN : En parlant d'une certaine manière, en disant « *bitch* ». Quand il me voyait signer un autographe, Miles me lançait : « Pourquoi tu dis pas à cette bande d'enfoirés d'aller se faire foutre ? À tous les coups, ils sont même pas foutus d'ouvrir un bouquin... » On ne se voyait pas souvent mais il y avait une entente tacite entre nous, on savait que rien ne changerait jamais entre lui et moi. Par exemple, quand Miles se produit en France, il lui arrive de venir à Saint-Paul. Et tu sais bien que Miles n'est pas le genre de personne à faire des visites de courtoisie. Et même quand il va voir quelqu'un, il n'est pas très loquace.

La dernière interview -17-

Ce n'est pas toujours vrai, pourtant, ça dépend de sa disposition d'esprit.

TROUPE : Alors il arrive à l'improviste ?

BALDWIN : Il frappe simplement à la porte. Parfois il passe un coup de fil, mais il est déjà venu sans prévenir.

TROUPE : C'était quand la dernière fois ?

BALDWIN : Un été, il y a deux ans, peut-être.

TROUPE : Il t'a appelé et il t'a dit : « J'arrive. »

BALDWIN : Non. Il me semble que c'est son manager français qui m'a appelé pour m'annoncer qu'il était à Nice et me proposer de dîner et boire quelques cocktails avec lui. Ce fut une soirée agréable. Après ça, il est venu ici.

TROUPE : Il est venu ici ?

BALDWIN : Oui. On s'est assis et on a discuté.